



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 139

MERCREDI, 18 Mai 1808.

EXTERIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 3 mai.

HIER, un convoi anglais de 45 bâtimens a passé le Sund sous l'escorte de quelques vaisseaux de guerre. L'expédition anglaise, annoncée depuis si long-tems, commence donc à arriver. Quinze bâtimens ennemis étaient hier avec deux bricks devant Elseneur. Nos chaloupes canonnières se sont portées de ce côté, et on a entendu peu de tems après une forte canonnade. On est curieux de savoir si l'ennemi osera faire une nouvelle attaque contre la Séelande; mais nous sommes prêts à le bien recevoir.

Les Anglais croisent en force dans les Belts.

Le consul suédois, M. Gram, a quitté Copenhague et a passé le Sund, le 31 avril, pour retourner en Suède.

— La ville de Kiel fournit un don patriotique de 5000 écus.

— On vient de publier le rapport officiel du capitaine Jessen, commandant notre vaisseau de ligne *le Prince-Christien*, sur le combat qu'il a soutenu contre plusieurs vaisseaux ennemis. Ce rapport est daté de Gothenbourg, le 10 avril. Il en résulte qu'avec un vaisseau de 74, il s'est battu pendant trois heures contre les vaisseaux de ligne anglais *the Stately* et *the Nassau*, et qu'il ne s'est rendu prisonnier qu'au moment où trois frégates venaient encore renforcer les vaisseaux ennemis. (*Journal de l'Empire.*)

Elseneur, le 30 avril.

Des lettres particulières annoncent qu'une division de l'armée suédoise a cherché à pénétrer en Norwege le 22 avril, près de Blaktaer, mais qu'elle a eu une très-chaude réception de la part des vaillans norvégiens, qui, après un combat opiniâtre, lui ont enlevé 300 hommes, parmi lesquels se trouvent cinq officiers, qui ont été conduits à Christiania.

(*Correspondant de Hambourg.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 4 mai.

Les Hongrois manifestent de tous les côtés le desir le plus prononcé de voir leur langue nationale remplacer le latin dans tous les actes publics, et sur-tout dans les délibérations de la diète. Ils proposent des prix considérables pour les meilleurs mémoires relatifs à l'exécution de ce projet; ils publient en hongrois des livres élémentaires dans toutes les branches des connaissances humaines. Il paraît bien dans cette capitale plusieurs brochures qui tendent à démontrer aux Hongrois que les imperfections de leur langue la rendent peu propre à l'usage qu'ils en veulent faire; mais le gouvernement semble n'avoir pris aucun parti dans cette discussion. (*Idem.*)

Francfort, le 12 mai.

On mande de Bavière, que la nouvelle organisation de ce royaume s'étendra aussi sur les affaires ecclésiastiques. Il paraît décidé qu'il n'y aura qu'un seul archevêque pour tous les catholiques de la monarchie bavaroise, et un président supérieur à la tête d'un consistoire général pour l'administration des affaires ecclésiastiques des protestans. On assure que la place d'archevêque est destinée à S. A. le ci-devant électeur de Trèves, qui prendra le titre de primat du royaume de Bavière. On se flatte à Augsbourg que ce prince continuera à résider dans cette ville.

(*Gazette de France.*)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 7 mai.

S. M. a rendu, le 27 avril, un décret sur la garde royale; en voici les dispositions exactes:

Notre garde royale est composée ainsi qu'il suit:

- 1°. D'une compagnie de gardes-du-corps.
- 2°. D'un bataillon de grenadiers.
- 3°. D'un bataillon de chasseurs.
- 4°. D'un régiment de chevaux-légers.

Le roi est le commandant en chef de sa garde.

Chacun des corps de la garde sera commandé par un capitaine-général, grand-officier de la couronne.

Un des quatre capitaines-généraux sera toujours de service auprès du roi.

Les ordres de mouvement et de discipline sont donnés par le roi seul et transmis à la garde par le capitaine-général de service.

Chaque corps de la garde correspond, comme tous les autres corps de l'armée, avec le ministre de la guerre pour son administration et sa comptabilité.

Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

M. le général de brigade Uslar remplit les fonctions de chef d'état-major de la garde, jusqu'à ce que les capitaines-généraux soient nommés.

(*Moniteur Westphalien.*)

Du 10 mai.

Par décret de S. M., du 5 mai, le général de division, comte de Schulenburg-Kehnert, a été nommé conseiller-d'état, président de la section de la guerre.

Par décret de S. M., du 7 mai, le comte de Waldbourg-Truchsess, chevalier d'honneur de S. M. la reine, a été élevé à la dignité de grand-chambellan de la couronne.

Par décret de S. M., du 8 mai, le baron de Bulow, conseiller-d'état, chargé du portefeuille du ministère des finances, a été nommé ministre des finances, du commerce et du trésor public.

(*Journal de l'Empire.*)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Amsterdam, le 11 mai.

Nous recevons journallement les nouvelles les plus satisfaisantes sur la santé de S. M. la reine et sur celle du jeune prince.

Par un décret du 4 mai, S. M. a ordonné la formation d'un institut national, qui sera divisé en quatre classes, savoir: 1° la société royale des sciences; 2° la société royale hollandaise; 3° la société royale d'histoire et des antiquités; 4° la société des belles-lettres. La première classe est composée de seize membres; on y distingue le maréchal de Kingsbergen, grand-croix de l'ordre de l'union, et M. van Swinden. La seconde est de onze membres; on y remarque MM. Bilderlyk, le commandeur Meerman, le chevalier van der Palm, les professeurs Siegenbeck et Weiland. Dans la troisième, qui est de sept membres, on voit le chevalier Stuart, connu par son bel ouvrage sur l'Histoire romaine, et dans la quatrième, composée de huit membres, MM. Plantade, Podor, et le chevalier Thiebaut (architecte du roi). La première assemblée de l'institut aura lieu le 16 de ce mois. La rédaction des réglemens et autres actes relatifs à cet établissement a été confiée à une commission particulière, composée de MM. van Swinden, van Marum, J. de Borch et Stuart.

— On a été occupé depuis le 20 avril, époque où la capitale est entrée en possession de ses droits, pour être la résidence royale et celle de toutes les autres administrations centrales du royaume, d'arranger des locaux dont on aura besoin. On est occupé à mettre la dernière main à l'ameublement des hôtels où se trouveront les bureaux des ministères des relations extérieures et des affaires étrangères; les employés s'y trouvent pour la plus grande partie. Les autres administrations y arriveront en peu de tems. Il a été ordonné à tous les employés de chercher des habitations pour un séjour fixe à Amsterdam.

Successivement sont arrivés MM. les membres du corps diplomatique; beaucoup de personnes qui appartiennent à la maison royale, ou pour mieux dire tous les officiers de la cour de S. M. s'y trouvent déjà avec leurs familles.

— L'administration des eaux et digues s'occupe du projet de l'ouverture de l'Overtoom, pour assurer par là la communication avec Amsterdam par la mer de Haarlem, sans qu'on soit obligé de

passer par Sparandam, où les vaisseaux sont arrêtés long-tems, et où les passages sont très-difficiles à cause des sables qui s'y trouvent. Les contrats et pactes qui existent entre les villes d'Amsterdam et Haarlem seront exactement observés, et les intérêts de la dernière conservés autant que possible.

(*Courier de l'Europe.*)

ROYAUME DE NAPLES.

Naples, le 6 mai.

Une loi du 20 mars, publiée ces jours derniers, oblige tous les individus nationaux ou étrangers qui se trouvent dans ce royaume, de se pourvoir d'une carte dite de reconnaissance, sur laquelle seront inscrits le nom, surnom, l'âge, le sigolement, la qualité, le lieu de naissance des porteurs. Les femmes, les enfans âgés de moins de 12 ans, et les militaires voyageant avec une feuille de route, sont seuls exceptés de cette mesure. Cette carte servira de passeport pour voyager dans l'intérieur du royaume.

— M. Monti vient de quitter Naples pour retourner à Milan. Ce poète célèbre a reçu, pendant tout son séjour dans notre capitale, les témoignages les plus honorables de faveur. Quelques jours avant son départ, S. M. lui a fait remettre, par son premier chambellan, avec une lettre très-flatteuse, une superbe boîte enrichie de brillans. Le roi l'a en outre gratifié d'une pension annuelle qui lui sera payée par l'intendant de S. M. à Paris.

— On vient de publier un *Rapport général sur la situation du royaume de Naples*, pendant les années 1806 et 1807, présenté au roi en son conseil-d'état, par le ministre de l'intérieur. (*Journal de l'Empire.*)

INTERIEUR.

Turin, le 9 mai.

S. A. I. le prince gouverneur-général a fait exécuter plusieurs manœuvres à la grande parade qui a eu lieu hier.

Le soir, LL. AA. II. ont assisté à l'ouverture du Théâtre-Français, qui est sous la direction de Mlle Raucourt. Le théâtre était décoré et illuminé. LL. AA. ont été accueillies par les plus vifs applaudissemens.

— La frayeur s'étant emparée de tous les esprits, lors de nos derniers tremblemens de terre, il n'est pas étonnant qu'on en ait exagéré les funestes effets. Il a fallu que les commissaires nommés par le préfet pour aller vérifier les désastres et en reconnaître les causes, combattissent sans cesse contre ce sentiment impérieux qui n'écoute que difficilement les remontrances et la vérité. Tantôt un volcan avait éclaté dans une montagne voisine; tantôt des gouffres s'étaient ouverts par la violence des secousses, et avaient englouti une certaine étendue de terrain. Ici, une fontaine dont les eaux avaient été troublées par la poussière, était jugée sulfureuse et salée; là, une autre avait disparu ou s'était écartée de son cours. Par-tout on était persuadé qu'on ressentait une odeur de soufre suffocante.

Le rapport de M. Wassalli, qui va être publié au sujet de tous ces événemens supposés ou exagérés, mettra le public à même de juger sainement de cette catastrophe, qui mérite d'être étudiée.

Le Havre, le 10 mai.

Les Anglais attaquent journallement les pêcheurs, et tentent de débarquer des espions sur les côtes de France, mais ils sont constamment repoussés par les brigades des douanes et les canonniers.

Le 5 mai, les pêcheurs de Dieppe s'étant réfugiés sous la falaise de Penly et près la batterie de Berneval, une péniche anglaise qui s'était approchée pour s'en emparer, fut vivement attaquée par les préposés des douanes réunis aux canonniers, et obligée de reprendre le large.

Le lendemain, à dix heures du soir, une autre péniche voulut faire un débarquement sur les mêmes parages. Trois préposés des douanes du poste de Belleville s'en aperçurent et parvin-

rent à mettre en fuite l'ennemi après avoir tiré cinquante coups de fusil. Cette action a duré une demi-heure. (Journal de Paris.)

Dieppe, le 15 mai.

Aujourd'hui, à deux heures du matin, les nommés Pâris, pilote, et Hyapcourcoves, matelot, tous deux montant la yolle l'*Aimable-Rose*, de ce port, ayant eu le malheur de tomber à l'eau en cherchant à s'embarquer pour la pêche, les sieurs Saunier, sous-lieutenant, et Damiens et Ponchel, préposés des douanes, sans le secours desquels ils eussent inévitablement péri, sont parvenus, à l'aide de quelques personnes accourues sur leurs cris, à les en retirer pleins de vie.

Paris, le 17 mai.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 3 mars 1808, sur la demande d'Etienne Blaise, manoeuvre à Reding, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Sarrebourg, département de la Meurthe, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Cristophe Blaise, parti pour l'armée, et incorporé dans le 2^e bataillon du même département.

Par jugement de mars 1808, vu la demande de Louis Normand, couvreur au Bois-Renard, et Marie-Louise Trioteau, sa femme, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Charles-François Moulin, et de Pierre Trioteau.

Par jugement du 15 mars 1808, sur la demande de Marie-Anne Gaston, veuve Delpeuch, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Mauriac, département du Cantal, a déclaré l'absence de Pierre Veyret.

Par jugement du 13 janvier 1808, sur la demande de Justine Pouzol, veuve Faure, domiciliée à Bollène,

Le tribunal de première instance à Orange, département de Vaucluse, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph-Paul Pouzol, parti il y a 28 ans pour l'Amérique.

Par jugement du 27 janvier 1808, sur la demande de Marie Demier, épouse autorisée de Germain Larroque, de Toulouse, et Marie-Anne Demier, femme Trinchard, propriétaire à Villefranche,

Le tribunal de première instance à Castelnaudary, département de l'Aude, a déclaré l'absence d'Etienne et Barthelemy Demier, frères.

Par jugement du 9 mars 1808, vu la demande de François Bourgeois, négociant à Gand,

Le tribunal de première instance à Rouen, département de la Seine-Inférieure, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Nicolas-Pierre Bourgeois, disparu dès le mois d'avril 1792.

Par jugement du 24 mars 1808, sur la demande de Louis Bernardi, capitaine marin, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Joseph-Chrysostôme Levent, embarqué en 1780, sur le navire la *Providencia*, capitaine Michel Potel, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis 1791.

Par jugement du 19 février 1808, sur la demande de Jean-Pierre Lacaze, et Marie Lafage, son épouse, propriétaires à Ladiral, commune de Terron,

Le tribunal de première instance à Figeac, département du Lot, a déclaré l'absence de Jean Lafage, second du nom.

Par jugement du 22 mars 1808, sur la demande des mariés Antoine Revol et Jeanne Pellot, domiciliés à Tarsanne, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Valence, département de la Drôme, a ordonné une en-

quête pour constater l'absence de Charles Pellot, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le mois de novembre 1793.

Par jugement du 21 mars 1808, sur la demande de Jacques Peyre, propriétaire au Pivot, commune de Castres,

Le tribunal de première instance à Castres, département du Tarn, a déclaré l'absence de Baptiste Peyre.

Par jugement du 24 mars 1808, sur la demande de Charles Strobol, et de Marianne Raquet, demeurant à Deux-Ponts,

Le tribunal de première instance à Deux-Ponts, département du Mont-Tonnerre, a déclaré l'absence de David Raquet.

Par jugement du 23 mars 1808, sur la demande des mariés Capdeville, et Dominique Chêne, d'Aurignac,

Le tribunal de première instance à St-Gaudens, département de la Haute-Garonne, a déclaré l'absence de Joseph Lassere.

Par jugement du 17 mars 1808, sur la demande de Louise Quinton, veuve d'Antoine Martin, bouchère à Angers, au nom et comme tutrice d'Antoinette Martin, sa fille, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Angers, département de Maine-et-Loire, a déclaré l'absence d'Isaac et de Jean Rollac.

LITTÉRATURE — PHILOGIE.

Rudiment de la traduction, ou l'Art de traduire le latin en français; ouvrage élémentaire contenant un cours de latinité; par J. L. Ferri-de-Saint-Constant, proviseur du Lycée d'Angers (1).

Les Français ne purent être les premiers à traduire les chefs-d'œuvres de l'antiquité; leur langue n'ayant pas été formée aussitôt que celle des Italiens et de quelques autres peuples de l'Europe, ce qu'ils nous ont laissé de traductions avant cette époque (à moins qu'on n'en veuille excepter celles d'Amiot), ne vaut pas la peine d'être citée. On leur a reproché avec plus d'apparence de justice d'avoir tardé long-temps à traduire les meilleurs ouvrages de littérature moderne étrangère. Mais dans l'intervalle d'environ quarante années qui s'écouleront depuis que le génie de Corneille, de Molière, de Boileau et de Racine eut imprimé à notre langue le caractère qui lui est propre, n'était-il pas naturel que nos écrivains s'occupassent d'étudier et d'imiter les bons modèles anciens qu'ils connaissaient déjà, au lieu de s'attacher à traduire des ouvrages récents dont la réputation n'était pas également faite?

Il n'est donc pas étonnant que les auteurs du siècle de Louis XIV, peu jaloux de la richesse des nations voisines, se soient bornés à reproduire en notre langue les meilleurs classiques grecs ou latins. Nous lisons encore aujourd'hui les traductions de M^{me} Dacier, d'Ablancourt, de Tournel, de Vaugelas, dont quelques-unes sont assez exactes pour le fond et les autres sont seulement remarquables par la correction du style; quoiqu'elles manquent toutes de la couleur, du mouvement et de la vie qui anime l'original.

Les deux siècles suivans, y compris le nôtre, furent plus féconds en véritables traducteurs tant des langues anciennes que des langues de l'Europe; Douteville, d'Alembert, l'abbé Paul, d'Olivet, Delille, Bitaubé, Dureau de la Malle, Thurot et beaucoup d'autres seront toujours lus et cités avec éloges, quoique tous n'aient pas également réussi. C'est qu'on eut alors et qu'on possède sur-tout aujourd'hui des notions plus saines sur l'art de traduire; art dédaigné d'abord et dont on ne sentit bien l'importance que lorsqu'un des savans et des hommes de goût eurent cherché à en établir les principes et à en faire l'application, les plus habiles d'entre eux échouèrent, ou parvinrent plutôt à imiter qu'à traduire les poètes. On mit donc en question, s'il était possible de traduire des vers en prose; on examina aussi dans quel sens une traduction devait être littérale. Les exemples se présentaient partout sous les yeux; il ne fallait que les rappro-

cher: cependant les opinions sur le mérite des traducteurs, et en général sur les qualités que doit réunir une bonne traduction, furent long-temps à se fixer. Ce n'est même que depuis peu qu'on a pu prononcer avec quelque connaissance de cause; et à peine est-il décidé maintenant que la traduction d'Homère par Pope est loin de la fidélité que lui supposent les Anglais, et que celle de Pindare en italien est encore moins ressemblante; tandis que celle de l'Enéide de Virgile, dans la même langue, par Annibal Caro, passe pour être beaucoup plus approchante de l'original.

On n'accusera pas les Français d'avoir flatté les traducteurs de leur nation; car c'est en France qu'on a fait justice des vieilles traductions de l'abbé de Marolle, de du Ryer, de Martignac; c'est en France qu'on a le plus critiqué des traductions modernes qui, sans être parfaites, passeraient ailleurs pour des modèles à proposer aux traducteurs; c'est en France enfin qu'on paraît avoir le mieux apprécié les difficultés que présente l'art de traduire, parce qu'en effet la langue française se prête plus mal que toute autre aux expressions et à la tournure des langues transpositives. Les Français durent ainsi s'occuper les premiers de l'analyse et de la construction des phrases d'après le génie des langues respectives, parce qu'ils avaient un plus grand besoin de ce travail. La matière fut ébauchée par dom Gourdin, par l'abbé Lebatteux, Dumarsais, et autres nationaux, sans que les étrangers se soient mis sur les rangs; mais elle n'a jamais été traitée dans toute son étendue, quelques parties seulement ont été discutées et approfondies sans qu'il en soit résulté un ouvrage complet, auquel puisse convenir le titre de *Art de traduire*.

Nous ne parlerons dans cet article que de la traduction des auteurs latins en français, puisque l'auteur dont nous analysons le travail borne ses préceptes au rapprochement de ces deux langues comparées. Toutefois les lecteurs doivent s'attendre à y rencontrer souvent des règles applicables à tous les idiomes. Ils auront en outre l'avantage de trouver un traité élémentaire complet dans lequel cependant rien n'est superflu. Donnons d'abord une idée de son plan.

M. Ferri de Saint-Constant réduit les règles de l'art de la traduction à quatre principales. 1^o « A rendre dans sa langue la valeur de chaque expression de la phrase que l'on traduit; 2^o à se conformer en exprimant le sens de la phrase, au génie de la langue pour l'ordre et l'arrangement que les mots doivent garder entre eux; 3^o à exprimer les pensées de son auteur avec fidélité, clarté, correction et précision, ce qui constitue les qualités générales de la traduction; 4^o à observer le style, le ton, les tours et les images propres aux différens genres, ce qui constitue les qualités particulières de la traduction.

« Le développement de ces quatre règles forme le division de cet ouvrage. La première partie traitera de la valeur des mots; la seconde de l'arrangement des mots; la troisième des qualités générales de la traduction; la quatrième des qualités particulières de la traduction: dans une cinquième partie nous donnerons les notices des traductions les plus estimées. »

Quelques parties de ce plan ont déjà été présentées par divers littérateurs, mais les détails de l'exécution appartiennent incontestablement à l'auteur dont nous analysons l'ouvrage. On avait dit, par exemple, qu'un traducteur devait bien connaître la force et la valeur des mots de la langue de laquelle il traduit; M. Ferri-de-Saint-Constant prouve en outre, d'après Quintilien et Cicéron, que la connaissance de la valeur des mots de cette langue suppose celle de ses étymologies, de ses homonymes, de ses synonymes, de ses locutions et expressions proverbiales. Il fait plus, il rassemble lui-même en différentes sections les étymologies de la langue latine, ses homonymes et synonymes, ses locutions et expressions proverbiales prises dans les meilleurs auteurs latins, en écartant avec soin toute étymologie qui pourrait être douteuse, et toute explication des mots, tant homonymes que synonymes, qui n'auraient pas pour garant un écrivain classique latin. On pourra se former une idée de ces détails par quelques exemples que nous allons rapporter de l'étymologie de plusieurs espèces de mots latins, en commençant avec l'auteur par l'étymologie des substantifs.

« *Cancelli*, cancels, balustrades. *Fori cancelli* (Cic.), les barrières du Forum. *Scientia cancellis circumscripta* (Cic.), science bornée. C'est de *cancelli* que vient *chancelier*, parce que ce magistrat était séparé de la foule du peuple par une balustrade.

« *Exequiæ*, de *ex* et de *sequi*, parce qu'on accompagnait le corps du mort. Obseques, funérailles. *funus*, de *funis*, corde; parce qu'on accompagnait le corps du mort au bûcher avec des cordes faites de torches enduites d'une matière inflammable. Funérailles, cérémonie des enterremens. *Non funus id habendum est quò non amici conveniunt ad exequias cohonestandas* (Cic.) « peut-on appeler funérailles des obseques aux-

(1) Un vol. in-8^e de plus de 600 pag. en petit-texte.

Prix, 3 fr. 50 c.

A Angers, chez Fourier-Oname, libraire, rue Centrale.

A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-fenille, n^o 23; et à la librairie stéréotype, chez E. Nicole, rue des Petits-Augustins, n^o 15.

quelles les amis n'assistent pas ?... » *Rogus*, bucher, de *rogare*, parce qu'on faisait des prières lorsque le bucher était en feu. »

« *Hostia*, victime. *Hostibus à domitis hostia nomen habet.* (Ovid.) De l'ennemi vaincu la victime a reçu le nom d'*hostia*. *Hostis*, ennemi. *Hostis apud majores nostros is dicebatur quem nunc peregrinum dicimus.* (Cic.) *Hostis* était anciennement le même que *peregrinus*, étranger. Lorsque les Romains ont donné au mot *hostis* la signification d'ennemi, ils ont prouvé qu'ils regardaient toutes les nations étrangères comme ennemies. »

Voici encore deux étymologies latines, tirées l'une de la classe des adjectifs, et l'autre de la classe des verbes. « *Futiles*, de *future*, répandre; au propre, qui répand. *Futiles canes*, (Phédr.) des chiens qui ne peuvent retenir leur ventre. Au figuré, *homo futilis*, (Ter.) un indiscret.... *Delirare* de *de* et *lira*, sillon, proprement, sortir du sillon, labourer un champ de travers au lieu de suivre les sillons en ligne droite. *Delirat arator* (Colum.) « le laboureur s'écarte du sillon. On a depuis appliqué ce mot aux écarts de l'imagination.... *Deliramenta loquitor*, (Plaut.) « il dit des extravagances. »

Des étymologies, l'auteur passe aux mots homonymes latins, qu'il est également nécessaire de bien connaître pour traduire avec fidélité. Les Romains avaient à peu près dans leur langue un pareil nombre que nous de mots homonymes, c'est-à-dire, de mots qui ont plusieurs significations propres très-différentes. Par exemple, dit l'auteur, « le mot *lacertus*, qui signifie la partie du bras depuis le coude jusqu'au poignet, se prend aussi pour lézard. *Occultant spineta lacertos*, (Virg.) « les buissons cachent les lézards. Le mot *labrum*, le bord, l'extrémité des lèvres, signifie aussi vase, bassin, baignoire. *Labrum si in balneo non est, fuc ut sit* (Cic.) « faites mettre cette cuve dans la salle des bains, s'il n'y en a point. Le mot *lentus*, lent, sans action, nonchalant, signifie aussi, flexible, souple, pliant. *Lenta salix*, (Virg.) « le saule flexible, etc. » A ces exemples joignons-en un pris dans la classe des verbes homonymes. *Elevare*, lever de terre. *Eleva hunc lapidem*, (Plaut.) « ramassez cette pierre; » au figuré, il signifie rabaisser. Ce mot est emprunté de la balance, dont le bassin le plus léger s'élève. Depuis Plaute, jamais les bons auteurs ne se servent d'*elevare* pour dire *élever*, mais toujours pour *rabaisser*. *Qui facere quæ non possunt verbis elevant* (Phédr.), « ils rabaisissent, ils dépriment par leurs discours ce qu'ils ne peuvent faire. »

La connaissance des mots synonymes n'est pas moins nécessaire au traducteur, pour qu'il saisisse bien la valeur des expressions de l'original. Bornons-nous à en citer deux exemples. *Seges messis*. « Le bled en herbe ou sur pied s'appelle *seges*; le bled moissonné ou prêt à l'être est proprement *messis*, la moisson. *Luxuries segetum*, (Cic.) *Ruperunt horrea messes*, (Virg.).... *Fur, latro*; *fur* est un voleur de nuit et de jour, qui prend sans violence; *latro*, voleur de grand chemin, parce que *latrones à latere aggrediuntur*. *Latro* était dans l'origine un soldat mercenaire, et *latrocinari* signifiait servir à l'armée. »

Enfin le traducteur doit être également familier avec les expressions proverbiales qui tiennent aux mœurs et aux habitudes des peuples, et qui n'ont pas toujours leur équivalent dans une autre langue. M. Ferri de Saint-Constant en présente le recueil tiré en partie des *Adagia* d'Erasme. Voici quelques-uns de ces proverbes latins.

« *Odiurn vatinianum*, (Catull.) Haine vatinienne. Vatinus contre qui Cicéron plaide, devint si odieux au peuple romain, qu'il donna lieu à ce proverbe : *trium litterarum homo*, (Plaut.) Homme de trois lettres, c'est-à-dire, *fur*, voleur. »

A toutes ces données, l'auteur ajoute encore des règles particulières pour traduire les différentes parties du discours, autrement les substantifs propres ou communs, les pronoms, les adjectifs, les verbes actifs ou passifs, les participes, les adverbes, les conjonctions, les prépositions et les interjections. Quelques citations suffiront pour faire sentir que les remarques qui entrent dans tous ces cadres, méritent d'être lues.

Et eris mihi magnus Apollo, (Virg.) « Et tu seras pour moi le grand Apollon. » Le pere Catrou a traduit : « Et vous passerez dans mon esprit pour un oracle. » C'est allonger la phrase et affaiblir la pensée.

« On ne doit point supposer de conjonctions lorsqu'il n'y en a point dans le texte. On lit dans les rudimens que, par élégance, on sous-entend quelquefois la conjonction *ut*; cela n'est point exact : *rogo ut venias* et *venias rogo* ne sont point une même chose; la première phrase exprime une simple invitation : je vous prie de venir; la seconde est une invitation pressante : venez, je vous prie. »

Ce n'est point assez pour un traducteur de bien connaître la valeur des mots; il faut aussi

qu'il ait la triture ou le mécanisme de la construction des mots de la langue qu'il traduit. L'étude de la construction latine fait le sujet de la seconde partie de l'ouvrage. Chaque langue a son génie, c'est-à-dire, sa façon propre d'exprimer une idée, en tirant parti des ressources qu'elle trouve dans son organisation particulière. Les Latins avaient des cas ou désinences pour fixer le rapport des mots, et pour éviter l'amphibologie qui résulterait dans leur langue de leur juxta-position. En français, nous remplaçons ces cas par un ordre de construction qui n'admet jamais d'équivoques, et nos articles nous donnent l'avantage de particulariser avec plus de précision l'étendue de signification que nous donnons à un mot quelconque; signification que les latins ne peuvent pas toujours déterminer d'une manière aussi rigoureuse que nous le faisons; car la phrase latine *panem præbe mihi* peut se rendre de trois façons en français : donnez-moi un pain, donnez-moi le pain, donnez-moi du pain; tandis que la traduction en français exprime clairement trois demandes différentes que l'interlocuteur peut avoir eu l'intention de faire, et qu'on ne saurait distinguer en latin que par l'intention présumée de celui qui parle. Les Grecs et les Allemands admettent à-la-fois et l'usage des articles, et l'usage des cas proprement dits, à savoir des désinences et inflexions des noms. Ils possèdent par conséquent les moyens de fixer le degré de signification des mots, et les rapports variés qu'ont ces mots entr'eux. Les Latins trouvant, comme les Grecs, toute facilité d'exprimer le rapport des mots, à l'aide des cas dont ils faisaient usage, n'essayerent point à se passer du secours de ces cas pour établir leur construction, ni à recourir au moyen qui nous paraît plus simple de placer les mots d'une phrase dans un ordre uniforme. Cependant leur construction peut être aussi naturelle que la nôtre; et en général, toute construction est naturelle dès qu'elle est claire, et selon le génie de la langue dans laquelle on écrit. Qu'importe que cette clarté soit due à l'usage des articles et des cas, ou à une simple juxta-position des mots de la phrase ?

Ces principes une fois établis, l'auteur prouve facilement que chaque peuple doit trouver très-naturelle la construction de sa langue, et qu'au fond les langues transpositives qui se servent de cas, suivent une marche aussi naturelle que les langues analogues qui s'en passent aisément. Il admet cependant, avec *Lebatteux*, que les latins, à l'aide de leurs cas, pouvaient très-bien sans amphibologie placer au commencement de la phrase les verbes, les noms, les adjectifs, les adverbes, le sujet ou le régime, selon qu'ils voulaient fixer l'attention sur l'idée principale; ce qui est d'une grande ressource dans l'art oratoire. De telles inversions ne sont pas sans exemple chez nos meilleurs auteurs français.

Mais la grande difficulté était de mettre en harmonie la construction des deux langues comparées, ou bien de rapprocher la construction des Latins, de la nôtre, pour faciliter la traduction. Les grammairiens et les littérateurs ont essayé de résoudre le problème en deux manières opposées. Les uns veulent qu'on intervertisse l'ordre des mots dans la phrase latine pour transcrire ces mêmes mots dans l'ordre qu'ils auraient en construction française. Les autres conseillent de ne rien changer à l'ordre des mots latins, mais d'en indiquer la transposition par des chiffres placés sur chaque mot, comme on l'a fait dans l'édition des *Étapes de Phédrus* à l'usage des élèves, ou encore de mettre sous chaque mot latin, sans en déranger l'ordre, le mot correspondant en français; ce dernier mode, le pire de tous, est d'autant plus déraisonnable, qu'il ajoute aux difficultés de la construction latine, la difficulté plus grande encore de retrouver la construction française dont on a besoin pour rendre les idées de la phrase latine. L'usage des chiffres rentre dans la première méthode la plus anciennement usitée, et celle qui prévaut encore aujourd'hui, quoiqu'elle tende évidemment à déformer la langue latine, et à priver les élèves du plaisir de goûter les beautés et de sentir l'énergie de cette langue.

L'auteur préfère et propose, comme la meilleure méthode, celle inventée par M. Gaultier pour faire la construction sans rien changer à l'ordre de la diction latine. N'ayant pas sous les yeux l'ouvrage même de ce dernier grammairien, nous n'en parlerons que sur la foi du savant qui le cite. M. Gaultier nous semble partir du principe que, la langue française ayant une construction directe, place dans un ordre à-peu-près immuable, 1° le sujet et ses modifications; 2° le verbe et l'adverbe; 3° le régime direct et ses modifications; 4° le régime indirect et ses modifications; 5° le déterminatif. Cet ordre est constant dans les phrases simples, et est facilement ramené à la même unité dans les phrases compliquées. Or, une telle série régulière de mots peut fort bien se représenter par une seule ligne horizontale, et sous cette ligne pourront être figurés parallèlement les mots de

la phrase par autant de points, en suivant de gauche à droite la progression des nombres 1, 2, 3, etc. Mais lorsque cet ordre est renversé par le déplacement d'un seul mot, la construction cesse d'être directe, et pour la figurer, il faut nécessairement supposer plusieurs lignes, et au besoin, descendre d'autant de lignes ou de degrés que le mot à placer est plus éloigné de l'ordre direct. Chaque membre de la phrase se trouvera donc ainsi être disposé et construit en 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e lignes, et sur le point correspondant de la série ou progression, et l'élève qui aura ainsi construit devra toujours commencer de lire par le premier mot à gauche, qui doit être le sujet, sous quelle ligne qu'il se trouve. La méthode est rendue sensible aux yeux par des tableaux que M. Ferri-Saint-Constant a placés à la fin de ses *Elémens*.

Supposez donc cinq lignes horizontales coupées à égale distance par autant de lignes verticales, de manière à former un nombre de cases correspondantes aux parties du discours spécifiées en tête de chaque colonne. Alors entre les lignes horizontales de ce petit tableau et dans chaque case correspondante, transcrivez de suite, comme ils se présentent, les différens mots de la phrase à construire, en les plaçant chacun dans sa colonne respective. Dans cette transcription, afin de conserver l'ordre de la diction de l'auteur, commencez à écrire sur la première ligne horizontale au haut de la colonne, et descendez ensuite d'une ligne à une autre, toutes les fois qu'il se présente un mot appartenant à une des colonnes précédentes. La phrase étant ainsi écrite, si vous la lisez suivant l'ordre des lignes verticales qui forment les cinq colonnes en partant de la première pour aller aux suivantes, vous trouverez les parties de la phrase latine rangées suivant la construction française. Si au contraire vous lisez cette phrase en suivant toujours de gauche à droite l'ordre des lignes horizontales, vous retrouverez la diction de l'auteur.

Cette méthode très-ingénieuse fait honneur aux talens depuis long-tems connus de M. Gaultier, elle rapproche dans un même tableau les deux constructions, sans que la diction de l'auteur latin soit interpolée. Elle épargne aux élèves la nécessité de recourir à des chiffres ou à des versions interlinéaires pour entendre l'original. Ils n'ont besoin, suivant cette nouvelle méthode, que de la connaissance préliminaire des déclinaisons et des conjugaisons latines, et des simples règles de la syntaxe. Enfin un avantage précieux qu'offre cette méthode est celui de convenir également à tous les peuples qui pourront, chacun dans sa langue, figurer la construction d'une langue étrangère et en acquiescer l'habitude.

L'auteur finit la seconde partie de son ouvrage par un traité de ce qu'on est convenu d'appeler *figures de construction latine*. Ce sont des tournures inusitées dans les règles ordinaires de la syntaxe latine, mais cependant employées par les meilleurs auteurs latins, soit qu'ils les aient tirées de la langue grecque qu'ils parlaient familièrement, soit qu'ils les aient créées pour donner plus de force à l'idée poétique qu'ils voulaient rendre. De pareilles licences sont également permises en notre idiome le plus timide de tous et se trouvent dans les compositions de nos écrivains les plus corrects; en sorte que celui qui voudrait bannir de notre langue les ellipses, les pléonasmes et autres figures en affaiblirait les beautés et en tronquerait les plus beaux monumens.

La troisième et la quatrième partie ont pour but l'exposition des qualités générales qui doivent distinguer une bonne traduction et des qualités particulières qu'elles doivent avoir par rapport aux différens genres dans lesquels il s'agit de traduire. Les détails compris sous ces deux points de vue sont nécessairement très-étendus; mais nous ne mentionnerons ici que les principaux.

Les qualités générales de toute traduction sont la *fidélité*, la *clarté*, la *pureté* et la *concision*; pour être fidèle, le traducteur ne doit rien retrancher ni ajouter à son original, sur-tout dans l'ordre des choses et des idées, mais faire dire à l'auteur tout ce qu'il dit, et de la manière dont il le dit; il doit rendre exactement ses pensées, conserver ses images, exprimer ses sentimens, et même emprunter les tours de sa langue tant qu'ils sont admissibles dans la nôtre, ou qu'ils n'en choquent pas la grammaire, les principes et sur-tout le génie. Pour être clair, un traducteur doit saisir sous tous ses points de vue le sens de son auteur, se placer dans les circonstances où celui-ci a pu se trouver, éviter soigneusement des transpositions désavouées par le génie de la langue dans laquelle il traduit, des périodes trop longues, des parenthèses insérées mal-à-propos, des termes vagues et insignifiants, des constructions louches et qui prêtent à l'équivoque.

La précision consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots. Celle qui naît naturellement de la richesse ou de la tournure des pensées est un effet du génie, et n'exige aucun art. Mais celle qui ne consiste que dans l'expression s'acquiert

par l'exercice, quoi qu'elle s'obtienne difficilement. Il est plus difficile d'atteindre à la précision de Tacite, qu'à celle de Salluste, parce que chez le premier elle est dans les pensées, et chez l'autre, dans l'expression; enfin la pureté du style qu'on exige d'un traducteur l'astreint à observer rigoureusement la correction grammaticale et la propriété des termes. Notre auteur a soin de prouver par une foule d'exemples la nécessité et l'utilité de ces quatre règles générales pour guider le travail du traducteur. Il considère ensuite les différents genres d'ouvrages qu'on se propose de traduire, parce que les qualités propres à chacun de ces genres forment aussi les qualités particulières de la traduction.

Il réduit ces genres à trois, l'histoire, l'éloquence et la poésie. Ces genres ont chacun un style à part qui se modifie encore d'après les sous-divisions variées des mêmes genres: car on n'écrit pas une histoire particulière ou une courte notice bibliographique sur le même ton qu'on écrirait une histoire universelle; une simple lettre ne peut avoir le style d'un discours d'appareil; un poème didactique ne ressemblera pas à une tragédie, ni celle-ci à une ode anacréontique. C'est donc au traducteur à prendre bien l'esprit du genre dans lequel il traduit et à proportionner son style au ton que comporte ce genre, et dont ordinairement l'original lui offre le modèle; car si l'original avait mal saisi son genre, le traducteur, pour être fidèle, serait obligé de reproduire dans sa copie les défauts de l'original.

Après avoir partagé les historiens latins en trois classes, dont la première comprend Salluste, Tite-Live, César, Tacite et Quinte-Curce, il choisit dans chacune de ces classes des modèles de traduction, et prend soin d'indiquer d'après Rollin, ou de faire par lui-même des remarques et des analyses critiques sur ces modèles; les citations sont toujours accompagnées du texte original, et assez étendues pour qu'on puisse juger du mérite des traducteurs; on conçoit assez que des citations de ce genre et celles sur les différents genres d'éloquence forment une grande partie du volume; mais elles étaient indispensables dans un traité élémentaire.

La traduction des poètes latins fournit à M. Ferride-Saint-Constant, l'occasion d'examiner s'il faut les traduire en prose ou seulement en vers. Il trouve que la force des raisons sur lesquelles s'appuient nos littérateurs pour résoudre contradictoirement la question, contribue aussi à nous donner une idée plus nette et plus précise de l'art de traduire: mais comme les deux espèces de traductions sont aujourd'hui admises, il s'applique sur-tout à donner des préceptes sur l'art de traduire les poètes, soit en vers soit en prose. Voici quelques-unes de ses remarques:

« Les difficultés que présente la traduction en vers sont si grandes, qu'il paraît indispensable d'accorder au traducteur la liberté de chercher les compensations; elles (ces compensations) doivent être permises, sur tout dans le genre lyrique, qui plus qu'aucun autre demande à être traduit en vers... La règle des compensations dégénère aisément en licence, et fait dégénérer la traduction en simple imitation. Mais ces compensations, qu'on n'accorde qu'avec peine aux traducteurs en vers, paraissent devoir être défendues aux traducteurs en prose... En soutenant l'utilité de traduire les poètes en prose, nous sommes bien loin de conclure qu'il ne faut pas les traduire en vers. Nous pensons, au contraire, qu'il serait à désirer qu'il y eût de chaque poète deux excellentes traductions, l'une en prose et l'autre en vers. On les associerait dans les études, elles serviraient à faire connaître un auteur sous plusieurs points de vue, à donner une connaissance approfondie de ses beautés et à apprendre à les imiter. Convaincus de la réalité de ces avantages, nous avons donné les traductions en vers de la plupart des morceaux suivans des poètes latins. »

Ces traductions en vers sont empruntées de Laharpe, de MM. Andrieux, de Saint-Ange, Mailhère, de Lille, de Fontanes, de Wailli, Daru, et souvent accompagnées de traductions, et de notes critiques sur les unes et les autres.

Enfin la cinquième et dernière partie de cet important ouvrage est consacrée à une notice détaillée de toutes les traductions des auteurs latins, tant historiens et orateurs, que poètes, moralistes et épistologues. Nous n'avons pu qu'indiquer la marche et l'ordre des matières; nous renvoyons avec confiance nos lecteurs au livre même qu'il faut avoir sous les yeux pour le bien juger, et qui suppose dans son auteur des connaissances positives très-étendues, un jugement sain et un goût exquis. Son style est assez celui du dialogue, genre d'écrire que l'auteur a choisi pour se rendre plus intelligible; mais il prend un caractère supérieur, et toujours une nuance convenable au sujet, toutes les fois qu'il

s'agit de traduire par lui-même, ce qu'il fait souvent, et de manière à faire voir qu'il est capable de joindre l'exemple aux préceptes.

TOURLET.

BOTANIQUE.

Plantes de la France, décrites et peintes d'après nature, par M. Jaume Saint-Hilaire. — 35^e livraison.

Régulièrement tous les mois, il paraît une livraison de cet ouvrage. La 35^e contient l'histoire et la figure imprimée en couleur, du rosier glauque, du chrysanthème des jardins, de l'andromède d'Europe, du phytolacca cultivé, du cynanque de Montpellier, de la scrophulaire aquatique, de la potentille argentine, et du jasmin d'Italie. Cette collection sera composée de quatre cents planches gravées et imprimées en couleur. Il en paraît actuellement deux cent cinquante.

On souscrit à Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Victor, n° 19, à raison de 9 fr. par livraison, en papier Jésus, format grand in-8°, et de 16 fr., en papier vélin, format in-4°. Les livraisons parviennent franches de port à Paris comme dans les départemens.

GRAVURES.

F. S. Talma, l'un des comédiens français, et pensionnaire de S. M. I. et R.; gravé par Aubert, sourd-muet, d'après le portrait peint par Hollier.

Talma est ici représenté dans le rôle de Manlius tenant à la main la lettre qui prouve la trahison de son ami: M. Hollier dont cette production a été exposée au salon dernier et jugée digne de beaucoup d'estime, a su avec art donner une idée de l'expression dramatique que prend la tête de Talma dans cette scène terrible, sans cependant lui rien faire perdre de la ressemblance, premier de tous les mérites dans un portrait, sur-tout dans celui d'un homme qui a acquis un nom célèbre dans son art. M. Aubert a très-bien rendu l'intention du peintre, et son estampe a tout l'effet désirable. Elle se trouve à Paris, chez M. Pottelle, marchand d'estampes, rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'oratoire; et chez l'auteur, rue du Faubourg-Monmartre, n° 20. Prix, 6 fr.

CONCERTS.

SALLE OLIMPIQUE, RUE DE LA VICTOIRE.

Aujourd'hui 18 mai, 3^e et dernier Concert de M^{lle} Colbran, dans lequel on entendra M. Dupont.

PROGRAMME.

1^{re} Partie. — 1^o Symphonie d'Haydn; 2^o Duo de Cimarosa, chanté par M. Frédéric Boullanger et M^{lle} Pelet; 3^o Trio de Himel, exécuté sur le forté-piano, par M^{me} Costantini, avec accompagnement de violon et basse, par MM. Grasset et Dupont; 4^o Air de Mayer, chanté par M^{lle} Colbran.

2^e Partie. — 5^o Ouverture de Mozart; 6^o Cantabile de Vinter, chanté par M^{lle} Colbran; 7^o Concerto de violoncelle, composé et exécuté par M. Dupont; 8^o Scène nouvelle de Crescentini, chantée par M^{lle} Colbran.

L'orchestre sera conduit par M. Grasset.

Les billets seront distribués à la salle, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

LIVRES DIVERS.

Theodore de Lyon, ou la Destinée malheureuse; par J. M., etc.

Quatre vol. in-12. Prix, 8 fr., et 11 fr. par la poste.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gir-le-Cœur, n° 5. — 1808.

Saint-Clair des Isles, ou les Exilés à l'île de Barra, roman traduit librement de l'anglais, par M^{me} de Montolieu, auteur de *Caroline de Lichtfeld*.

Quatre vol. in-12. Prix, 9 fr., et par la poste 12 fr.

A Paris, chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^o ..	55 $\frac{1}{2}$	56 $\frac{1}{2}$
— Courant....	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg....	178	177
Madrid eff....	16 25	16 10
— vales.....		
Cadix effec....	16 25	16 10
— vales.....		
Barcelonne eff..		
Lisbonne.....	455 r	465 r
Livourne.....	507	504
Naples.....		435
Milan.....	7 17 d. p. 6 ^e	7 18 d. p. 6 ^e
Basle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Auguste.....	251	249
Vienne.....	112	
St-Petersbourg..		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	$\frac{1}{2}$ p.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier....	p.	
Gènes eff....	477	474
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. % jouis. du 22 mars 1808	87 fr. 70 c.
Idem. jouis. du 22 sept. 1808.....	85 fr. 25 c.
Bons de remboursement.....	fr. c.
Provisoie.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.....	1350 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} avril..	1142 fr. 50 c.
Actions des fondries de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Ecole des Juges, et l'Espiegle et le Dormeur.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, l'Habit du Chevalier de Grammont, et la Fée Urgèle.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Arlequin tyran, Florian, et M. Guillaume.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Peau-d'Ane ou l'Isle bleue et la Mer jaune, mélod.-folie-féerie; et la Famille des Jobards.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, M. Botte, et les Strélinz.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunat. Aujourd'hui, la grande Voltige par un singe; la prise du Fort par 40 chiens, avec un feu vif et redoublé; les exercices variés des sieurs Gaudot, Auguste et de Scapin.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs, vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Cabinet de physique et de psychagogie de M. Lebreton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places; 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michandière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Picqs nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.